

« Il ne prend jamais la vie au sérieux, et la pensée toujours » ou encore celle-ci : « Sans doute il ne se sert que de son intelligence, mais elle supplée à tout le reste comme les sens limités d'un aveugle. »

Sindral nous fait entrer véritablement dans l'intimité d'une pensée. Sans aucune timidité, il a voulu pousser son entreprise jusqu'à l'extrême. Bien lui en a pris. Autrement il échouait, au lieu qu'il a su ainsi, loin des expressions coutumières de la sensibilité, de l'instinct, créer une atmosphère romanesque dans la nudité même de l'esprit.

Je connais peu d'œuvres d'imagination où une si petite place soit faite à la sensation pure. Sindral ne commence à s'intéresser qu'à la perception, et seul, le mécanisme de l'intelligence l'attire pleinement. Il parvient à nous entraîner dans ce drame et c'est avec un intérêt croissant que nous suivons cette aventure intellectuelle, ce roman du cerveau qu'il nous raconte.

*Attirance de la Mort* dont la faiblesse essentielle est d'être un défi à la vie (mais son but n'est-il pas précisément l'investigation de cet au-delà qu'est déjà la pensée humaine?) a le privilège de certains livres, assez rares, somme toute, de nous rendre plus intelligents. Ou, du moins, de nous ramener dans le plan de l'intelligence en nous donnant la bienfaisante illusion d'une marche incessante de l'esprit.

C'est le livre du corps malade, du corps déchu, au-dessus duquel rayonne sans cesse cette lucidité spirituelle si proche de la folie.

On voit tout de suite le danger couru par un tel ouvrage : il est fermé à double tour. Même en faveur de l'amour, cette provisoire et vaine démonstration, ne se soulève pas un instant le couvercle de ce vase clos. Face à face de deux âmes, pénétration de deux esprits. Pas une seule fois, des êtres ne vivent devant nous, ne nous montrent leurs nerfs, leurs muscles, leur sang. Nous ne quittons jamais le spectacle de leur substance grise.

Cet hermétisme n'annihile pas en Sindral un don réel d'observation. Quand il parvient à s'en échapper, on dirait même que son œil n'en est que plus pénétrant. Les deux portraits de femmes que le prieur conserve dans sa cellule, sont d'une touche parfaite ainsi que toute la description du couvent, de sa règle et de son chef. Par là, Sindral consent à être un romancier.

Ce livre a, enfin, le visage modeste et digne des tentatives élevées qui laissent aux recherches plus vaines, par conséquent plus prétentieuses,